possibles, mais dans ce monde seulement. L'esprit humain s'élèvera jusqu'à un orgueil titanique, et ce sera l'humanité déifiée. Triomphant sans cesse et sans limites de la nature par la science et l'énergie, l'homme par cela même éprouvera constamment une joie si intense qu'elle remplacera pour lui les espérances des joies célestes. Chacun saura qu'il est mortel, sans espoir de résurrection, et se résignera à la mort avec une fierté tranquille, comme un dieu. Par fierté, il s'abstiendra de murmurer contre la brièveté de la vie et il aimera ses frères d'un amour désintéressé. L'amour ne procurera que des jouissances brèves, mais le sentiment même de sa brièveté en renforcera l'intensité autant que jadis elle se disséminait dans les espérances d'un amour éternel, outre-tombe... »

C'est le retour de l'âge d'or, dont rêve aussi Versilov. Ce sont surtout les ultimes conséquences de ce libéralisme des années '40, que Dostoïevski ne s'est jamais lassé de vitupérer. Le diable de Gogol, et même celui de Dostoïevski, ne dédaignent pas d'être plats. A plusieurs reprises, celui-ci répète à Ivan: « N'exige pas de moi « le grand et le beau ». Il se traite même de Khlestakov vieilli, et ici la référence à Gogol est directe. Néanmoins, c'est toujours le Tentateur de la *Genèse*, qui promet à l'homme : *Et eritis sicut dei*. La gloire de Dostoïevski est non seulement d'avoir éclairé ces troubles profondeurs, mais d'avoir montré que le déroulement d'une certaine histoire n'a pas d'autre terme que la disparition même de l'humanité sur cette terre. Le diable est plus actuel que jamais, et je ne ferai pas au lecteur l'injure de souligner les analogies qu'à tout instant nous suggèrent les grands écrivains russes du dernier siècle. Ils ont diagnostiqué dans leur pays un mal qui ne lui était pas particulier, mais qui pourtant y recevait une virulence singulière. Peut-être parce qu'il appartenait à la Russie, entre toutes les nations, de détenir à la fois le secret de la maladie et son remède. Ce remède qui est l'amour, celui qu'Aliocha témoigne, et fait témoigner par ses jeunes amis, au pauvre Ilioucha : « Est-ce vrai, demande Kolia, le jour de l'enterrement de l'enfant, ce que dit la religion, que nous ressusciterons d'entre les morts, que nous nous reverrons les uns les autres, et tous et Ilioucha ? — Certes, nous ressusciterons, nous nous reverrons, nous nous raconterons joyeusement tout ce qui s'est passé, répondit Aliocha. »

Jacques Madaule.